

# “Vivre dans la vérité”: La lutte pour la vérité subjective dans deux romans d’Alfred Mercier

Guri Ellen BARSTAD  
Østfold University College

## ABSTRACT

*Many American writers favorably welcomed Zola’s work. Such was the case of Louisiana novelist Alfred Mercier, who cared greatly about questions of social justice and truth. For him as for Zola the same hope resting on faith in progress transformed a grim reality. Mercier’s novels *La Fille du Prêtre* (1877) and *L’Habitation Saint-Ybars* (1881) would come to be characterized as “social” writings, with the former criticizing celibacy for priests and the latter depicting master-slave relationships and the transition from a traditional to a modern, more egalitarian order.*

*Using Søren Kierkegaard’s concept of a “life lived in truth,” we will explore the conflictual, ambiguous dynamics remaining in place between the individual and the social order; a “life lived in truth” is a subjective notion, since for Kierkegaard objective truth acquires its meaning when appropriated by the individual. Mercier’s characters are torn between the objective truth of the society in which they live and the truth which stems from the Enlightenment and the Bill of Rights. Both novels show the perilous struggle of individuals who opt for this “modern” truth and attempt to appropriate it in order to experience it subjectively.*

Les romans intitulés *La Fille du prêtre: Fausse route...* (1877) et *L’Habitation Saint-Ybars ou maîtres et esclaves en Louisiane* (1881) de l’écrivain louisianais Alfred Mercier (1816-1894) ont tous deux été qualifiés de “récits sociaux.” Le premier, qui critique le célibat des prêtres catholiques valut à l’auteur l’accusation de libre-penseur; le second traite du rapport entre maîtres et esclaves – mais aussi de la transition qui s’opère entre deux ordres sociaux que l’on peut qualifier l’un de traditionnel, et l’autre de moderne, parce qu’inspiré par les acquis du Siècle des Lumières. Les conséquences désastreuses de la Guerre de Sécession (de 1861 à 1865) et la réflexion sur l’avenir de la société *créole*<sup>1</sup> comptent parmi les éléments de ce tableau.

Avec *La Fille du prêtre*, Mercier se range aux côtés de Zola qui, deux ans plus tôt, dans *La Faute de l’abbé Mouret*, avait critiqué le célibat des prêtres et s’était insurgé contre la formation qui leur était donnée, formation qui, il en était convaincu, faisait fi de toute sensualité et menaçait leur équilibre mental. Chez Zola comme chez Mercier, l’intrigue est centrée sur un jeune prêtre déchiré entre la prêtrise et l’amour d’une femme, et dans les deux cas la fin est tragique en grande partie à cause du pouvoir de l’Église sur ses prêtres. L’influence de Zola est également sensible dans la description des rapports entre maîtres et esclaves que donne *L’Habitation Saint-Ybars*, et la très nette prise de position de l’auteur contre l’esclavage et la domination d’une race par une autre. On y retrouve la conscience aigüe qu’a Zola de l’injustice sociale et de la détresse des classes dites inférieures, souvent victimes d’une autre forme d’“esclavage” et de “racisme.” Face à l’injustice, Mercier place lui aussi son espoir dans le

---

<sup>1</sup> Dans la Louisiane du XIX<sup>e</sup> siècle, on disait Créoles seulement les personnes dont les ancêtres étaient des Européens. Les personnes d’ascendance africaine étaient nommées “Créoles de couleur.” Pour davantage d’informations, voir la thèse de Mary F. Cashell, “Identity In Alfred Mercier’s *L’Habitation Saint-Ybars* and *Johnelle*,” diss., Louisiana State University, 2012, 1.

progrès, dans le rêve d’un avenir où l’égalité, la vérité et la justice assureront à tous les hommes une vie meilleure. Comme en témoignent leur œuvres respectives, ni Mercier ni Zola n’imaginent que cette société ne puisse se réaliser sans lutte, ni sans sacrifice. Toutefois, comme le souligne Zola dans *l’Aurore* du 13 janvier 1898,<sup>2</sup> “La vérité est en marche et rien ne l’arrêtera”; telle semble bien également être la prise de position de Mercier.

Durant l’affaire Dreyfus, Zola s’engagera contre le “racisme” antisémite et pour la vérité et la justice; à cette époque Mercier est déjà mort mais il l’aurait sans aucun doute approuvé. Remarquant avec horreur que l’antisémitisme s’exprimait sans vergogne et avec virulence tant dans son propre entourage que dans une grande partie de la nation, Zola s’en prit dans son article “Pour les Juifs” (*Le Figaro*, le 16 mai 1896) à “la répulsion de race à race, du blanc pour le jaune, du rouge pour le noir.” Pour remédier à ce mal dont il souligne l’absurdité, il fait appel à l’égalité, à l’ouverture et à la non-ségrégation raciale: “Ouvrir les bras tout grands, réaliser socialement l’égalité reconnue par le Code. Embrasser les Juifs, pour les absorber et les confondre en nous. [...] Faire cesser la guerre des races en mêlant les races.”<sup>3</sup> Nous verrons précisément que Mercier et ses personnages les plus généreux, les plus assoiffés de justice et de vérité, sont proches de la position de Zola.

À la lumière du concept de Søren Kierkegaard “vivre dans la vérité,” cet article se propose d’aborder les conflits et les ambiguïtés qui, dans les romans de Mercier, existent entre l’individu et l’ordre social établi. Le concept “vivre dans la vérité” se réfère avant tout à la vérité subjective. Celle-ci, pour Kierkegaard, existe bel et bien mais n’a aucun sens si l’individu ne se l’approprie pas; c’est en effet à l’individu de pratiquer cette vérité, de la vivre, et ce, quelles que puissent en être les conséquences. Les romans de Mercier nous présentent des êtres tiraillés entre la vérité objective de leur société et une vérité objective plus “moderne” inspirée de la philosophie des Lumières et des droits de l’homme. Il s’agit de lutter pour survivre dans un monde hostile et plein de préjugés, un monde qui refuse de voir s’écrouler l’édifice de ses “valeurs” établies.

Tout en critiquant l’institution de l’esclavage et le célibat des prêtres, Mercier remet aussi en question la structure patriarcale de la société et de la famille en Louisiane. Par le biais de personnages au sang mêlé, de femmes fortes, et même, dans son dernier roman intitulé *Johnelle* (1891), d’un hermaphrodite, l’auteur déstabilise les structures binaires des genres, des races et de toute l’organisation sociale. Ce travail de déconstruction aboutit dans *L’Habitation Saint-Ybars* à un discours sur le caractère hybride de la population louisianaise, une idée chère à Mercier mais jugée menaçante par les gardiens du *statu quo*.

*La Fille du prêtre* a un caractère plus polémique et unidimensionnel que *L’Habitation Saint-Ybars* qui paraîtra quatre ans plus tard. Le roman, qui se déroule en France, dépeint le Pape comme un véritable esclavagiste, le décrivant comme “un souverain pontife qui commande en maître absolu [...] [avec] à ses pieds, des prêtres qui obéissent en esclaves”.<sup>4</sup> Le protagoniste masculin, Théotime, n’a pas su résister à la pression de l’Église et de sa famille: il devient prêtre sans en avoir la vocation, tout en ayant une liaison avec une jeune femme prénommée Jeanne; cette dernière va se retrouver enceinte de ses œuvres. Théotime n’est pas autorisé par la hiérarchie ecclésiastique à quitter la prêtrise et à retourner à l’état laïque. Quant à Jeanne, sans même laisser un mot d’explication à ses parents, elle quitte la demeure familiale, son idée étant de leur épargner le déshonneur inévitable au moment où son état, et donc sa faute, deviendront impossibles à cacher. Elle adresse une dernière lettre à Théotime, empreinte de désespoir, pour lui annoncer qu’elle a pris la décision de mourir.

<sup>2</sup> “Émile Zola,” *Larousse en ligne*, Web. 5 Sep. 2014 <[http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Émile\\_Zola/150176](http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Émile_Zola/150176)>.

<sup>3</sup> “Pour les Juifs,” *Les Cahiers naturalistes*, Web. 5 Sep. 2014 <[http://www.cahiernaturalistes.com/pour\\_les\\_juifs.html](http://www.cahiernaturalistes.com/pour_les_juifs.html)>.

<sup>4</sup> *La Fille du prêtre* (Charleston, USA: Nabu Press, 2012) 36. Toutes les références ultérieures à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le texte.

À la réception de cette lettre, Théotime croit que Jeanne est déjà morte; sous le choc, il décide alors de “vouer tout le reste de sa vie à la vérité” (26), car il reconnaît avoir fait “fausse route” en péchant contre sa vocation véritable qui était d’ “être époux et père” (4). Joignant le geste à la pensée, Théotime va, littéralement, enterrer ses habits de prêtre avant de partir rejoindre Garibaldi afin de s’engager à ses côtés, et de lutter avec lui pour la réalisation de l’unité italienne. Sans aucune expérience militaire, il est déterminé à mourir, à mourir pour la liberté; et cette lutte pour la liberté lui servira de rédemption. Pendant ce temps, à Paris, Jeanne, qui a renoncé au suicide, mène sa propre lutte pour “vivre dans la vérité”; elle travaille dur pour pouvoir garder l’enfant qu’elle porte mais découvre elle aussi à quel point il est difficile de rester intègre dans un monde “où l’on ne peut vivre sans mentir” (77). Elle se rend compte qu’une femme vivant seule, et enceinte de surcroît, se trouve parfois dans l’obligation de mentir pour parvenir à assurer sa survie et, paradoxalement, pour pouvoir rester honnête; le mépris des gens bien-pensants ainsi que certains hommes qui n’hésitent pas à abuser des femmes, voilà les pires ennemis de la vérité personnelle.

Cette lutte pour vivre dans la vérité concerne à la fois l’individu et la société. *L’Habitation Saint-Ybars* reprend le thème du mensonge mais d’une manière plus complexe. Dans le microcosme louisianais de la plantation Saint-Ybars, ce sont trois générations d’une même famille qui semblent représenter et illustrer les différents stades de l’évolution d’une société qui, sous maints égards, est aveuglée par l’habitude, ou qui, par commodité, choisit de demeurer immobile, d’éviter tout changement, tout ce qui ressemblerait à une évolution et pourrait demander un effort d’adaptation. C’est ainsi qu’après s’être rendue économiquement dépendante de l’esclavage, la société elle-même se retrouve esclave de ses mensonges. Le roman se focalise plus particulièrement sur l’institution de l’esclavage au sens propre mais il est clair que cette problématique devient en même temps la métaphore d’un esclavage plus général. En mettant en scène trois générations, Alfred Mercier fait du *temps* linéaire un motif du roman. L’auteur, qui croit au progrès de l’humanité, semble nous dire que la vérité finira par vaincre mais que cela ne se fera qu’au prix d’une bataille douloureuse. C’est cette bataille et cette temporalité qu’incarnent ses personnages.

Les personnages principaux sont l’ancien maître, nommé Vieumaite (Vieux maître), son fils, qui est le maître actuel, Monsieur Saint-Ybars, et les deux plus jeunes enfants de ce dernier, des jumeaux connus sous leurs surnoms de Démon et Chant-d’Oisel. Les autres personnages servent à mieux mettre en relief les personnalités des protagonistes ainsi que l’ordre social qu’ils symbolisent. Contrairement aux personnages secondaires qui semblent sans nuances, et sont bons ou mauvais, faibles ou forts, les protagonistes sont complexes et ambigus, exprimant et se faisant l’écho des tensions et des tiraillements qui précèdent l’arrivée d’un ordre nouveau.

L’ancien maître de la plantation est une sorte de sage, un vieillard aimé et respecté de tous mais qui se met volontairement en retrait et respecte l’indépendance de son fils, le nouveau maître, quant à la gestion du domaine et de ses habitants. Vieumaite est certes le représentant d’une époque peut-être révolue, aux valeurs plus stables, mais c’est aussi un personnage double, ce qui, dans le texte, symboliserait qu’il représente lui aussi un stade de l’évolution vers un ordre nouveau. L’ambiguïté du personnage se manifeste dans son visage, qui présente la particularité assez extraordinaire d’offrir deux côtés parfaitement dissemblables:

[À] droite, ses cheveux se dressaient comme une crinière de lion furieux; à gauche, ils tombaient d’un air éploré sur la tempe et le front. L’œil droit, d’un beau bleu de ciel, était largement ouvert; il en sortait une lumière vive mais douce. L’œil gauche se voyait à peine entre des paupières demi-closes; il s’en échappait un rayon mince, froid, pénétrant. À droite, les lèvres étaient prononcées et bienveillantes; à gauche, elles étaient fortement

tirées en bas, exprimant la défiance. [...] Les esclaves appelaient la moitié droite du visage de Vieumaite *le côté soleil*; la moitié gauche *le côté de l'ombre*.<sup>5</sup>

Le “double” visage de ce patriarche ne peut manquer d'évoquer chez le lecteur les deux visages de Janus, et de ce fait de lui fournir une clef permettant de comprendre le personnage. Janus, que l'on nommait également “père,” était le dieu de la paix; les deux visages de ce dieu représentaient sa faculté de voir aussi bien devant que derrière, et d'être à la fois tourné vers le passé et l'avenir. Dans les *Fastes*, Ovide mentionne le pacte que Janus propose à Saturne. Ne pouvant plus diriger le ciel, Saturne vient demander l'hospitalité à Janus; avec une grande générosité, ce dernier lui propose de gouverner de conserve avec lui. Et c'est en remerciement que le Temps lui donne le don de double vue. Sous leur règne commun, c'est l'Âge d'Or qui s'installe, une époque où la terre est toujours féconde. Et c'est en souvenir de cette époque bénie que les Romains célébraient les Saturnales, trois jours de festivité durant lesquels maîtres et esclaves vivaient sur un pied d'égalité. Janus est aussi, comme d'aucuns le savent, considéré comme un dieu de passage, un dieu du seuil, se tenant à la porte [*janua*] et manifestant le passage de l'année finissante à l'année débutante.

Si donc l'ancien maître est une sorte de Janus généreux, on pourrait alors le considérer aussi comme le point de départ d'un ordre nouveau, et cela sans que ses actes ne puissent en aucune façon être qualifiés de révolutionnaires. Vieumaite représenterait une ouverture fructueuse vers l'avenir, vers une égalité plus juste entre les hommes. Il garde en mémoire le souvenir et l'expérience du passé, “voit” les valeurs du passé et, en même temps, possède la capacité de voir et d'embrasser l'avenir; comme Janus, il officie en gardien des portes, évaluant peut-être aussi les gens qui les franchissent. Cette ouverture vers l'avenir combinée à un don de discernement devient manifeste lorsqu'on présente à Vieumaite le nouveau précepteur de Démon, le Français Pélasgue. Leur premier entretien nous donne l'impression qu'il s'agit d'un véritable “examen de passage” pour le jeune homme. Par principe, Vieumaite est d'abord sceptique: “Le vieillard engagea la conversation, en opposant à son interlocuteur le côté de l'ombre.” Mais “peu à peu le côté du soleil parut” (9), le précepteur a “entièrement fait la conquête du vieux Saint-Ybars” (9). Ce succès est important car, contrairement à son prédécesseur, Pélasgue représente l'avenir et une nouvelle mentalité; il est un pur produit de la Philosophie des Lumières et d'un idéal qu'il a fait sien, qu'il s'est approprié: “C'était l'homme des convictions; en tout il cherchait la vérité, et, quand il l'avait trouvée, il y puisait une force de volonté qu'aucun obstacle ne pouvait abattre. [...]” (6). Comme Vieumaite dans le rôle de Janus, Pélasgue a une vision de l'avenir, car au fur et à mesure que le temps progresse, le progrès de l'homme et de la société semblent inévitables: “Pour lui le progrès indéfini de l'esprit humain ne faisait aucun doute; aussi, contemplait-il, dans un avenir certain, l'affranchissement général des peuples et leur fédération sur les bases d'un droit universel” (6). C'est ce personnage que le vieux patriarche peut accueillir avec joie et enthousiasme, heureux de savoir qu'il remplace ce Monsieur Héhé qu'il méprisait profondément. Ce mépris que Vieumaite portait à l'ancien précepteur est encore un signe de la nature conflictuelle de la société sur cette plantation comme dans toute la Louisiane, car ce Monsieur Héhé<sup>6</sup> trouvait “non seulement [...] l'esclavage des nègres légitime,” mais croyait que “parmi les hommes de race blanche, les uns naissent pour commander, les autres pour obéir. Naturellement il se classait parmi les privilégiés nés pour commander” (11). En favorisant, plutôt que le défenseur de l'esclavage, celui qui prône la liberté pour tous, même l'ancien maître se range, en théorie, du côté des Lumières et des idéaux

<sup>5</sup> *L'Habitation Saint-Ybars* (Memphis, USA: Classics Series, 2011) 9. Toutes les références ultérieures à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le texte.

<sup>6</sup> M. Héhé est le surnom que lui a donné l'ancien maître Saint-Ybars, à cause d'un tic de langage. Ce précepteur ponctuait toutes ses phrases par “hé-hé”: “[J]e suis enchanté de faire votre connaissance, Monsieur, enchanté, héhé” (10).

révolutionnaires. Dans la logique du progrès, il représente une première étape vers l'abolitionnisme; aussi verrait-on dans le jeune Pélasgue, ce que pourrait être un Vieumaite né sous d'autres conditions et dans un monde futur.

Le récit insiste par ailleurs sur les idées de liberté qui couvaient dans cette société louisianaise, et ce bien avant la Guerre de Sécession – idées présentes par le biais d'ouvrages français figurant dans la bibliothèque de certains possesseurs d'esclaves, et qui se réfèrent aux droits de l'homme. Le narrateur parle à ce propos d'"une singulière inconséquence" (13):

Chez Saint-Ybars, comme chez tant d'autres possesseurs d'esclaves, on commettait une singulière inconséquence. On lisait, en présence des domestiques, des ouvrages dans lesquels il est souvent question des droits de l'homme; on laissait traîner ça et là un volume de Voltaire ou de Rousseau, un roman d'Eugène Sue, un poème de Lamartine ou de Victor Hugo, les chansons de Béranger, la *Némésis* de Barthélemy, et tant d'autres œuvres propres à éveiller le sentiment de la liberté chez ces êtres à qui un abus de la force matérielle, transformé en loi, avait ôté l'autonomie de leur personne. (13)

Cette inconséquence, le narrateur fait remarquer dès le début du roman qu'elle existe de fait dans la mentalité de Monsieur Saint-Ybars qui, tout en achetant des esclaves, méprise l'homme qui les vend: "On peut trouver étrange et contradictoire que lui, qui venait là pour acheter des esclaves, méprisât celui qui faisait métier d'en vendre; mais ce sentiment, logique ou non, n'en existait pas moins chez lui" (2). Il y a chez ce personnage un côté non déterminé, flottant, qui se traduit aussi dans les relations qu'il entretient avec sa femme qu'il traite fort mal, peut-être parce qu'il est amoureux de Nogolka, une jeune femme russe qu'il a engagée pour enseigner la musique à ses enfants. Les colères redoutables du nouveau maître participent de cette instabilité qui le caractérise et que tout le monde craint: "il était sujet à des accès de colère, qui quelquefois étaient d'une telle violence qu'ils faisaient douter de sa raison et de la bonté naturelle de son cœur" (8). Avec ses qualités et ses défauts, Monsieur Saint-Ybars semble symboliser l'instabilité de la société dans laquelle il vit; la violence de ses colères, destructrice au sein du microcosme familial, trouve son pendant dans la guerre destructrice qui déstabilise le macrocosme de la société. Ce parallèle entre le maître actuel et la société en désharmonie avec elle-même se révèle plus précisément dans un fâcheux incident qui voit s'opposer père et fils, deuxième et troisième générations. Démon ne peut plus garder le silence face aux railleries répétées que son père inflige à sa mère, et lorsqu'une nouvelle fois, à table, sa mère en est la victime – elle a, par mégarde, répandu un peu de court-bouillon sur la nappe en passant une assiette – il ne peut s'empêcher de protester violemment: "Soudain Démon, le poing serré, le visage en feu, frappe sur la table et s'écrie: 'Eh bien ! non, je ne veux pas! c'est injuste.' [...] 'Je ne veux pas qu'on avilisse ma mère'" (28). Son père, que Nogolka vient encore une fois d'éconduire n'est pas à prendre avec des pincettes. Aussi la foudre tombe-t-elle: Monsieur Saint-Ybars déshonore son fils en le frappant, devant témoins, comme on ne frappe que les esclaves. De cette blessure surtout psychique, le fils, en dépit de sa réconciliation avec son père, ne guérira jamais entièrement. À partir de ce moment, Démon prend de plus en plus son indépendance, et ses distances... il continuera sa scolarité en France et s'éloignera de l'univers créole et de sa manière de penser. Mais au milieu de cette affaire Monsieur Saint-Ybars saura aussi faire preuve de clémence envers l'esclave Mamrie, qui a été la nourrice de Démon et de sa sœur jumelle. Folle d'inquiétude devant la violence du Maître, et désireuse d'en protéger celui qu'elle considère comme son fils, celle-ci n'a-t-elle pas osé lancer une hache en direction du père de Démon, quand bien même le *Code noir* stipule que toute violence d'un esclave envers son maître sera punie de mort? Malgré des conseils en ce sens, Saint-Ybars opte pour la clémence. Pour cette société, les incongruités du comportement de Monsieur Saint-Ybars représentent un espoir d'évolution; contrairement aux personnages dépeints en noir et blanc (ainsi M. HéHé) le maître de la plantation porte en lui le

potentiel d'un changement. Son instabilité symbolise un bouillonnement sous-jacent; l'époque de la sagesse passive semble bientôt révolue.

Les deux maîtres de *L'Habitation Saint-Ybars* sont des personnages justes et éthiques mais ils représentent un ordre sur le point de disparaître, un ordre qu'ils n'aiment pas particulièrement mais auquel ils semblent obligés de se plier. Ni l'ancien maître ni l'actuel ne se sont réellement approprié la vérité quant au droit à la liberté de tout individu. Leur attitude se rapprocherait de celle de l'homme que Kierkegaard nomme “l'homme éthique,” dans un des trois stades de l'homme face à l'existence. Kierkegaard définit le stade éthique comme celui du devoir, un stade plus honorable que le stade esthétique qui est celui du plaisir et des sensations. L'instabilité du maître actuel rappelle même parfois l'être tiraillé entre les stades éthique et esthétique (celui du désir). Ni Vieumaite ni son fils n'ont atteint le stade supérieur, le stade religieux, celui où l'on effectue “le grand saut” pour réaliser un Idéal.

C'est avec la jeune génération que la vérité et l'idéal deviennent réellement une affaire personnelle au point d'entraîner un choix radical. La sensibilité de Chant d'Oisel se révèle dès le début du roman lorsqu'elle persuade son père d'acheter Tibia, une esclave de peau blanche qui la sollicite. La petite fille ressent le désespoir de l'esclave et c'est cela qui la pousse à agir. L'humanisme de Chant d'Oisel se confirmera plus tard lorsque, convaincue que l'esclavage est une erreur, elle n'hésitera pas à prêcher l'abolitionnisme au sein même de sa famille: “Elle avait une haute opinion de la personnalité humaine, et en toutes choses elle entendait réserver son libre arbitre comme un droit inaliénable. Elle était ouvertement opposée à l'institution de l'esclavage; par convenance elle n'en parlait pas devant les domestiques, mais au salon elle prenait son franc-parler” (41).

On la verra même souhaiter aller plus loin: “je ne pleurerai plus, disait-elle; c'est honteux; je parlerai, j'agirai. J'ai le droit de dire ce que je pense. On peut me lyncher, ça m'est égal; je ne tiens pas à la vie, s'il faut, pour la garder, se condamner à un silence que réprouve ma conscience” (41). Autrement dit, la jeune femme est prête à “vivre dans la vérité,” à faire le grand saut et à lutter pour son Idéal; pour Kierkegaard un acte de volonté est nécessaire pour franchir le pas vers ce stade ultime, le stade “religieux.” Chant-d'Oisel est prête à devenir martyre pour sa “foi.” Cependant, la guerre affecte aussi la famille. Arrêté par les Fédéraux, le père des jumeaux est emprisonné et mourra au Fort Lafayette. La vie change totalement sur la plantation. Chant d'Oisel doit travailler et sa santé se détériore rapidement: “le chagrin, les privations, des travaux trop forts pour une jeune fille habituée aux douceurs du luxe, avaient compromis la santé de Chant-d'Oisel” (45). Elle mourra avant d'avoir pu défendre ses idées sur la scène publique, mais ce sera en ayant accompli sa destinée, en personnage complet et intègre. En outre, sa prise de position contre l'esclavage et sa décision d'agir la démarquent radicalement de la femme soumise et anonyme qu'est sa mère. Chant-d'Oisel réprouve ainsi indirectement cette autre forme d'esclavage où l'homme est le maître absolu de la femme, la brime et la réduit au silence. Si elle avait pu prendre la parole sur la scène publique elle aurait usurpé les droits masculins, bien que le narrateur fasse remarquer que “[l]es femmes avaient toujours joué un beau rôle dans les transformations sociales fondées sur la justice” (41). La mort de la jeune femme serait-elle un signe du pessimisme de Mercier qui songe aux possibilités d'action des femmes dans une société patriarcale? Quel eût pu être le destin de Chant-d'Oisel dans la vie “réelle”? Lorsqu'elle se décide à agir, sa “féminité” s'en trouve menacée, elle fait preuve d'une androgynéité qui va à l'encontre des structures strictement binaires.<sup>7</sup> C'est une subversion que la société n'est pas encore prête à accepter, aussi l'auteur fait-il mourir la jeune fille au moment où elle atteint le sommet de son potentiel. Comme Jeanne dans *La Fille du prêtre*, Chant-d'Oisel eût peut-être dû se heurter à la nécessité de ce mensonge qu'elle abhorre.

---

<sup>7</sup> Pour un développement de l'aspect des genres chez Mercier, voir la thèse de Mary Cashell.

Le conflit entre mensonge et vérité atteint son point culminant avec l'histoire d'amour de Démon et Blanchette, une jeune fille d'origine inconnue, adoptée par les Saint-Ybars. Blanchette, dont les "cheveux dorés et chatoyants" et les "yeux d'azur" (49) attirent l'attention doit son nom à "sa peau blanche et rosée" (49).

Mais voilà qu'un jour des rumeurs commencent à courir et rien ne sera plus jamais comme avant: Blanchette serait la fille d'une esclave...

Un bruit étrange, une révélation, venue on ne savait d'où, courait d'habitation en habitation, mettant toutes les langues en mouvement.

–Le croiriez-vous, ma chère?

–Qu'est-ce donc?

–M<sup>lle</sup> Blanchette est une fille de couleur.

–Pas possible!

–Oui, ma chère, elle a du sang de nègre dans les veines. (54)

Si Chant-d'Oisel et ses parents sont morts, les tantes de Démon sont encore de ce monde, et pleines de préjugés; elles s'associent à d'autres membres de la famille pour dissuader le jeune homme d'épouser une personne qui "a du sang de nègre dans les veines" (54). Démon défend sa position, sa vérité, qui est aussi celle de Mercier; il déconstruit non seulement l'idée de race pure et de logique raciale binaire mais aussi la logique de l'esclavage qui consiste à croire que, plus que d'autres, certains hommes seraient faits pour être esclaves:

Vous faites un crime à Blanchette d'avoir eu pour mère une esclave. Vous oubliez, chères amies, que nos ancêtres aussi ont été des esclaves. Oui, nous tous qui vivons sous le ciel béni de l'Amérique, descendants de Français, d'Anglais, d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, de Portugais, de Suisses, de Suédois, etc., tous nous sommes les petits-fils de malheureux qui ont traversé de longs siècles, le front courbé sous le poids de la servitude. [...] Comme on était tour à tour vainqueur ou vaincu, l'esclavage s'est promené partout, semblable à ces sinistres épidémies qui ne s'éloignent d'un pays que pour en envahir un autre. Il suit de là rigoureusement qu'il n'est personne qui ne compte des esclaves parmi ses ascendants. (55)

Démon déconstruit donc les notions d'esclavage et d'esclave mais le couple qu'il forme avec Blanchette va encore plus loin, il déconstruit le système binaire: blanc et noir. Blanchette est la fille de Tibia, esclave de peau tellement claire qu'elle pourrait facilement être prise pour une blanche. La jeune femme ne tient pas son nom de la clarté mais de la blancheur de sa peau, et son père est blanc.<sup>8</sup> En outre, Démon lui-même est le lieu d'une ambiguïté: selon les croyances de l'époque et de cette société créole, il aurait, en ingérant le lait de sa nourrice noire, Mamrie, ingéré des qualités "noires." Le narrateur et le personnage de Démon font un véritable travail de déconstruction et de dévoilement, révélant par là même la nature de la société de la Louisiane – une société hybride, riche, et nouvelle, qui doit cultiver sa propre spécificité et se faire accepter de tous. Le conflit personnel qui oppose Démon à la société louisianaise, ici représentée surtout par ses tantes, peut se placer dans un contexte historique et culturel plus vaste. Après la Guerre de Sécession, l'Administration anglo-saxonne imposa une classification raciale strictement binaire. Chez les Créoles blancs des grandes plantations, il en résulta un renforcement du purisme racial: refusant d'être associés à quiconque (noirs, métis mais aussi Blancs anglo-saxons, Cadiens francophones, Italiens...) ces créoles s'isolèrent de la société environnante en constituant une société à part, aux valeurs conservatrices – façon de protéger leur identité qu'ils

<sup>8</sup> Son arrière-grand-mère était mulâtre et chaque génération suivante semble avoir eu un père "de race blanche."

assimilèrent dès lors à leur “pureté raciale.” Voilà ce que Pélasgue essaye d’expliquer à son ancien élève:

La population blanche veut reprendre son ancienne suprématie dans les affaires de l’État; les gens de couleur et les nègres, conseillés par leurs alliés du Nord, la lui disputent. Il en résulte de violentes animosités, des rixes sanglantes, des combats dans lesquels le nombre de tués est toujours plus grand parmi les nègres. En un mot, nous sommes menacés d’une nouvelle guerre civile compliquée d’une guerre sociale. Un des effets les plus déplorables de cet état des choses, est la recrudescence des préjugés et des haines de races. (52)

Pourtant, parce qu’il a fait ses études dans un autre monde, la France, et qu’il est resté trop longtemps éloigné de sa terre natale, Démon n’est plus en mesure de la comprendre en profondeur et de mesurer combien y sont violents et figés les conflits et les prises de position culturelles et sociales, surtout depuis la Guerre civile. Son éloignement ou son aliénation se traduit notamment dans sa façon de parler: depuis son retour en Louisiane le jeune homme s’exprime uniquement en français, et non plus dans ce créole qui avait été pour lui, comme pour tous les enfants créoles, sa langue “maternelle,” celle qu’il utilisait naguère spontanément. C’est son ancienne nourrice et “mère” noire, Mamrie, qui attire l’attention – la sienne et la nôtre – sur ce fait: “To blié parlé créol; mo oua ca; tapé parlé gran bo langage de France” (50). Démon n’a pas seulement oublié la langue créole, il est maintenant étranger à certaines subtilités de sa société d’origine. L’adulte qu’il est devenu a été façonné par la philosophie des Lumières et formé à placer sa confiance dans le progrès. Il prend le parti de lutter obstinément pour sa vérité personnelle plutôt que de partir avec Blanchette et assurer le bonheur de leur couple. Lorsque Pélasgue offre ses économies à Démon pour que celui-ci quitte la Louisiane et s’installe dans un endroit où leur mariage serait accepté, le jeune homme refuse cette offre généreuse, parce qu’il renonce à “fuir”: “M’en aller! fuir comme un criminel! m’expatrier par peur de la critique! ce serait reconnaître des droits à l’injustice; ce serait reconnaître des droits à la tyrannie et à la proscription. Je ne le ferai pas; je resterai, j’épouserai Blanchette, tant pis pour ceux qui ne seront pas contents” (55). Le coup de grâce sera cependant porté à cet amour de façon inattendue. Le décalage entre les grandes résolutions de Démon et ce qui est socialement possible se révèle ainsi lorsque, dans un acte d’amour suprême, Blanchette décide de renoncer à Démon mais par là-même le précipite involontairement dans un désespoir sans bornes. L’histoire du couple se termine par deux suicides non concertés suivis de celui de Mamrie.

En dépit des suicides de ceux qui, sur la plantation, représentaient les idées modernes, on assistera à la disparition de l’ancien ordre social. On pourrait dire que Démon est mort martyr pour sa conviction, pour sa vérité personnelle et juste, ce qui prouve son intégrité; et pourtant, dans une perspective immédiate, son obstination à suivre cette vérité aura conduit au malheur de tous. Démon n’avait pas prévu le sacrifice de Blanchette (conséquence de “sa vérité” à elle), puisque sans égard, pourrait-on dire, pour les conséquences (Kierkegaard) sur sa vie, il a suivi sa vérité personnelle. La mort du couple innocent et représentant de la vérité subjective ressemble fort à un sacrifice sur l’autel de la justice et de la vérité.<sup>9</sup>

Cette mort de Blanchette et de Démon semble signaler que le temps n’est pas encore venu d’accepter la société louisianaise dans toute sa vérité et sa complexité.<sup>10</sup> Mais le sacrifice du couple pourrait se révéler “fructueux.” Après le malheur qui a frappé la plantation, image de la

---

<sup>9</sup> Cette fin malheureuse contient aussi un autre aspect: nous savons qu’Alfred Mercier réprouvait cette coutume des familles louisianaises d’envoyer leurs fils poursuivre leur scolarité en France; il estimait que cela éloignait les jeunes gens de leurs origines et les rendait moins aptes à comprendre les mécanismes sociaux de la Louisiane (et peut-être moins aptes à la moderniser de l’intérieur, en “douceur” mais durablement?). En dépit de son honnêteté, Démon en semble bien être un exemple.

<sup>10</sup> Voir note 1. Dans sa thèse Mary S. Cashell traite de l’idée, chère à Mercier, du caractère hybride de la Louisiane.



Louisiane tout entière, Pélasgue reste seul à désespérer d'un monde qui s'est écroulé sans que ne naisse quelque chose de nouveau. Cependant, ce désespoir qui fera de lui un mort vivant, sera le début d'une résurrection. On pourrait lire un signe d'espoir dans le dernier acte de Pélasgue qui quitte la Louisiane pour se consacrer à l'écriture. Il sera journaliste à *La Vie Nouvelle*, le journal créé par le comte Casimir Dziliwieff, le mari de Nogolka, "un de ces beaux vieillards verts et actifs" qui "nourrissait de vastes projets [et] voulait voir son pays libre et marchant comme les États-Unis, ou au moins comme l'Angleterre, dans la voie du progrès" (67). Dziliwieff réussira à faire revenir Pélasgue en Europe et à le gagner à sa cause. Pélasgue, qui semblait tout à fait d'accord avec Démon lorsque celui-ci insistait pour rester en Louisiane malgré les difficultés, devient maintenant le représentant d'une autre façon de combattre – il s'agit cette fois de mener un combat intellectuel au service du progrès. En fin de compte, Pélasgue continuera l'évolution concrétisée par les trois générations Saint-Ybars. Il n'en est toutefois capable que parce que, lui aussi, a connu l'épreuve: Pélasgue était fiancé à Chant-d'Oisel, il l'a perdue; il a de même vu disparaître les trois générations de cette famille Saint-Ybars qu'il aimait profondément; son deuil a fait de lui un mort vivant. Voilà pourquoi le Comte Dziliwieff croit pouvoir l'utiliser au service de sa cause:

[I]l savait tout le parti qu'on peut tirer des hommes jeunes encore qui ont bu, jusqu'à la lie, la coupe du malheur. [...] [I]l les appelait ses *morts*. Il allait partout cherchant, comme il disait, des morts pour les ressusciter. Il mettait en eux une vie nouvelle, en leur donnant un but à poursuivre (67).

Démon et Chant d'Oisel représentaient un espoir, mais le roman se termine comme il a commencé, sur le personnage de Pélasgue: lors de son arrivée en Louisiane, celui-ci ignorait tout des coutumes et des traditions de son nouveau pays. Il y arrivait pour faire du journalisme; le hasard avait fait de lui le précepteur des enfants Saint-Ybars. À la fin du roman, fort de son expérience et des connaissances qu'il a acquises, il revient donc à sa première vocation. Mercier semble nous dire que le temps, à lui seul, ne suffit pas pour qu'une société parvienne à reconnaître les droits de tous les individus qui la composent. C'est donc aux personnes informées, comme Pélasgue, et à tous ceux qui sont capables de s'exprimer avec leur plume, qu'il revient de lutter pour que la vérité objective devienne la vérité incorporée par tous. Lui-même littérateur, Mercier souligne ainsi que "vivre dans la vérité" et œuvrer pour la justice représentent un enjeu intellectuel et un devoir. Encore une fois retentit l'écho de Zola, lui aussi journaliste engagé qui, dans ses romans comme dans ses articles, armé de sa plume, luttait pour une société meilleure régie par la justice et la vérité. La nouvelle espérance offerte à Pélasgue après le désastre de la Guerre rappelle l'espérance qui, dans *Germinal*, après la défaite des mineurs, s'annonce de façon si poétique: Etienne remarque qu'"un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes [et que] le bruit des germes s'épandait en un grand baiser," avant de laisser transparaître la certitude des "récoltes du siècle futur".<sup>11</sup>

<sup>11</sup> Émile Zola, *Germinal* (Paris: Gallimard, 1978) 594.